

Réminiscences ougandaises

Que m'est-il arrivé? Que s'est-il passé en moi à Kabale? Pourquoi un tel effondrement physique et psychique?

Je crois que j'ai eu peur, peur des conséquences physiques du mal qui m'accablait -j'ai pensé à un dysfonctionnement rénal-, pire, j'ai pensé à la mort. La typhoïde m'a tellement affaibli que je redoutais que mon corps ne le supporte pas et que la machine ne s'arrête, impuissante à lutter. En somme, j'ai eu peur de mourir.

Puis, et heureusement, vint la rémission mais la convalescence fut comme une longue et lente sortie d'un cauchemar; bien qu'éveillé subsistait en moi l'effroi du rêve. Mon esprit ne trouvait pas de prise stable pour retrouver son équilibre, il glissait, en proie à une sorte de panique, sur une paroi abrupte et chaotique. Ce malgré la présence attentive et réconfortante de Florence.

Les rires, les pleurs, l'espoir, l'abattement, l'envie et la négation de tout se juxtaposaient, luttaient, s'opposaient et provoquaient de brusques changements d'humeur. Seules les migraines restaient insensiblement présentes et sourdes.

J'étais incapable de me concentrer, inapte à la lecture ou à l'écriture, je ne parvenais qu'à jouer un peu de guitare, avec une attitude assez mécanique, peu de rigueur et pas d'émotion.

Je me détestais d'être si faible, je m'en voulais de ne pas en sortir plus promptement. Les jours défilaient et je traînais ma lassitude comme un boulet à la cheville d'un prisonnier. J'errais, insensible et sourd à la vie alentour. La chambre était autant une cellule qu'un refuge, Kabale autant une prison qu'un cocon dans lequel notre voyage s'enlisait.

Je ne tiens pas à m'attarder sur la description de cet état morbide, mais le coucher sur le papier m'aide à le ranger définitivement dans le tiroir de mes souvenirs. Cela permet de comprendre également l'immense joie, le profond soulagement, l'intense sensation de libération qui me submergèrent au soir de la première étape de reprise après ces trois semaines d'immobilisation.

La route nous avait repris, nous nous étions retrouvés d'un commun accord, nous renouvelions notre union. Car c'est bien là que je suis le mieux, dans ce passage, au cœur de ce mouvement, au sein de cet élan. C'est sur la route que le mot liberté s'inscrit le plus distinctement, c'est là que les choses trouvent leur sens, dans la distance et la réflexion, c'est là que je me sens le plus vivant. Nous sommes sur terre pour avancer.

Je ne remets pas en cause la valeur des étapes, des arrêts, des pauses au cours desquelles nous vivons ce qui fait réellement l'âme de ce voyage, ce qui le rend inoubliable, ce qui en fait la véritable richesse: les rencontres. Mais l'appel de la route est puissant; l'écho qui s'en fait au-dedans de nous est une musique vibrante et porteuse. Mélodie du bonheur? Plutôt le chant de la voie, le thème du parcours, l'air du chemin.

Jph, Mwanza, décembre 08